

11 Rés

15 Centimes

Samedi 29 Novembre 1918

# Le Bonnet Rouge

LONGUYON



« Tout est prêt ! »

(Dessin de RAPHAEL DILIGENT.)

(ETIENNE, Ministre de la Guerre, Octobre 1913.)



## CONCOURS DU JEU DE MASSACRE

**Quels sont les 70 Députés  
qui doivent disparaître ?**

**15.000 FRANCS**  
o DE PRIX o

*La Chambre des Députés vient de voter la suppression de 70 de ses membres.*

*Certains trouveront que c'est encore trop peu. Le pays serait pourtant embarrassé s'il était appelé du jour au lendemain à décréter quels sont les 70 honorables qui devront disparaître en mai 1914.*

*Éclairons donc le pays.*

*Dans ce but le Bonnet Rouge ouvre auprès de ses lecteurs un vaste referendum.*

*Nous publierons samedi prochain les conditions exactes du concours, la composition de notre jury et la liste des prix.*

*Voici d'ores et déjà les deux questions auxquelles les concurrents auront à répondre :*

**I. Quels sont parmi les 597 Députés de la Chambre Française ceux qui vous paraissent pouvoir disparaître sans dommage pour les intérêts et la joie du pays ?**

**II. Quelles sont les raisons que vous pensez pouvoir faire valoir pour obtenir leur mise en disponibilité par retrait d'emploi ?**

*Nos lecteurs n'ont pas à nous donner un avis sur 70 députés. Ils peuvent ne donner qu'un, deux, trois ou quatre votes motivés. Nous publierons toutes les réponses qui nous parviendront et c'est sur les réponses publiées que nos lecteurs devront établir une liste type de 70 noms, liste sur laquelle se fera le classement définitif des concurrents.*

*Le Bonnet Rouge décline toute responsabilité quant à la teneur des appréciations. Il exige simplement des concurrents la brièveté et la correction dans les termes.*

*Il est bien entendu que les députés qui ont voté la proposition Maginot peuvent participer à ce concours, aucun d'entre eux ne pouvant être parmi les sacrifiés.*

*N.-B. — Dans les prix distribués par le Bonnet Rouge il n'y aura aucune circonscription électorale.*

**8, Bd DES ITALIENS**  
(ADRESSE PROVISoire)  
TÉLÉPHONE : BERGÈRE 44-51.

RÉDACTEUR EN CHEF :  
**MIGUEL ALMEREYDA**

"Le Bonnet Rouge" paraît tous les samedis

**ABONNEMENTS :**  
France et Colonies :  
Un An, 7 fr. 50. Six mois, 4 fr. 50  
Union Postale :  
Un An, 10 fr. Six mois, 5 fr. 50.

Administrateur :  
**PAUL RAOULT**

Secrétaire général :  
**EUGÈNE MERLE**

R. Diligent.

# VIVE ZOLA !

*Ce monument d'infamie et de mort  
ne pourra jamais se dresser que dans  
le sang des patriotes et sous les balles  
des Mauser.*

LÉON DAUDET (Action française.)

En demandant au Conseil municipal de Paris d'élever la statue d'Emile Zola boulevard de Clichy, je savais bien que ma proposition ne manquerait pas de soulever la fureur des bandes nationalistes, et qu'elle procurerait à la Camelote royale l'occasion de prouver que Tartarin a laissé une digne et turbulente descendance.

Injurés et menaces n'ont d'ailleurs pas varié. L'audacieux qui jeta, à la face du monde, et presque seul contre tous, son grand cri de justice et de vérité est resté si extraordinairement vivant que tous les oiseaux de ténèbres claquent furieusement du bec au seul énoncé de son nom.

C'est que l'écho de « *J'accuse* » ! résonne encore, et l'on n'a pas cessé de trembler dans le camp des faussaires.

Cette survivance même du geste glorieux de Zola nous dicte notre devoir. Il faut qu'en plein cœur de Paris se dresse le monument vengeur. Montmartre républicain et socialiste sera fier de le recevoir et de veiller sur lui.

Mais ce n'est pas seulement le Zola de « *J'accuse* ! » que nous entendons glorifier. *Germinal*, cette épopée prodigieuse des héros quotidiens que sont les travailleurs ; *l'Assommoir*, ce réquisitoire farouche contre l'alcool, ses temples et ses exploités ; la *Débâcle*, l'exact et tragique tableau des malheurs de la patrie ; toute l'œuvre de Zola complète son geste héroïque. C'est un tout, dont on ne peut rien retrancher ! — un bloc, comme dirait l'autre.

Les vociférations des Camelots du Roy, les paladins d'action française, n'empêcheront pas la génération actuelle de compter Emile Zola parmi les plus grands écrivains de son siècle. On saura qu'il fut le plus puissant, le plus sincère, le plus courageux.

Et nous, qui avons vécules heures passionnées de l'Affaire, nous entendons glorifier en Emile Zola l'homme qui, sacrifiant sa tranquillité, sa liberté, sa popularité, et risquant sa vie, se jeta dans la bataille pour faire triompher la cause immortelle de la Justice.

Jean VARENNE,  
Conseiller municipal de Paris.



# TREIZE ANS APRÈS...



Un long nez, un visage qui participe de Voltaire, de Louise Michel et de Léon XIII, un binocle, un képi. C'est le général André, ministre de la guerre.

Il m'a retenue à dîner, rue Saint-Dominique. La salle à manger est lugubre, le menu sinistre. Il ne m'a pas prise en traître ; il m'a prévenue :

— Quand ma femme est là, ça va encore. Mais, autrement, ils fabriquent ces choses dans une officine, je ne sais pas où, au fin fond de la boîte... Vous n'en reprenez pas, hein ?

— Non ! Non ! !

— Le cuisinier doit être antidreyfusard...

Et le voilà qui, avec une verve endiablée, me raconte son entrée, ses débuts dans la maison, sa lutte pour les plus minimes choses : les journaux réactionnaires seuls admis sur les tables des salons d'attente ; le scapulaire (venait-il du prédécesseur?) épinglé au paravent de son bureau ; tout un personnel, du plus petit au plus grand, hérissé d'onction contre l'intrus « mal-pensant ».

— Le « père » Waldeck (un chic homme !) s'y attendait bien. Il ne se fait pas d'illusion, celui-là... Tenez, j'ai toujours, dans mon calepin, la phrase des lettres que publiait le *Temps* et que son ongle a soulignée lorsqu'il m'a offert le portefeuille :

« *Le fait pour un officier d'être dévoué au régime républicain, ou même le fait de ne pas montrer d'hostilité à ce régime, ce fait nuit toujours à l'officier. Il n'y a pas d'exemple d'un officier auquel le fait d'être républicain n'ait pas nui.* »

» Il veut que ça change. Moi aussi. Mais ça n'ira pas tout seul.

— Vrai ?

— Ne vous fichez pas de moi ! Je suis vieux, ma carrière est finie, je ne compte plus. Ce qui m'inquiète, ce sont les jeunes... Pour renvoyer trois capucins des bureaux de l'Etat-Major, j'ai dû me brouiller avec Delanne, avec Jamont, avec le tonnerre des cinq cents diables, et envoyer faire f..., ou peu s'en faut, l'attaché militaire de Russie qui venait fourrer son nez dans ce qui ne le regardait pas... Les trois capucins, ils s'en tireront toujours, je suis bien tranquille, surtout Castelnaud, qui est marquis et choucou des bons Pères... Tandis que leurs trois remplaçants, quand Waldeck, moi, et quelques autres, on ne sera plus là, qu'est-ce qu'ils prendront... Faurie surtout !

— Vous croyez ?

— Dur comme fer. Ils y mettront le temps... mais ils l'auront !

Treize ans. M. le général marquis de Castelnaud sous-chef de l'Etat-major général, co-directeur des récentes manœuvres, a « exécuté » M. le général Faurie.

« *Il n'y a pas d'exemple d'un officier républicain auquel le fait d'être républicain...* »

SÉVERINE.



# notre

# SOUS

# bonnet



## Union illégitime.

On démentira. Les malins hausseront les épaules. Le fait est pourtant là.

M. Briand a vu M. Emile Combes, et il lui a donné sur son programme... futur des assurances telles que le Petit Père l'a renvoyé avec l'absolution et sa bénédiction.

Après quoi, le *Matin*, — où M. Briand règne en maître depuis que M. Bunau-Varilla, après s'être longtemps défendu, s'est laissé séduire, — le *Matin* a ouvert ses colonnes à M. Combes pour cimenter un peu plus profondément l'union des deux hommes.

Cette union illégitime a, d'ailleurs, causé déjà quelque scandale. Là encore on démentira. Mais le *Bonnet Rouge* affirme l'absolue authenticité du fait : A la dernière réunion du comité exécutif du parti radical il y eut un assez vif incident entre M. Franklin-Bouillon et M. François Combes, neveu du Petit Père.

— Il faut que nous sachions ! clamait M. Franklin-Bouillon. Oui ou non, y a-t-il eu entente ? Qu'on le sache bien, je le dis ici pour qu'on l'entende comme il faut l'entendre : nous n'avons pas unifié le parti radical pour faire le lit de M. Briand !...

On décida qu'on s'informerait ; et tout rentra dans l'ordre.



## Le Triumvirat Deschanel-Briand-Caillaux

Voulez-vous une combinaison future ? Voilà : Deschanel-Briand-Caillaux.

Ne souriez pas. Ce sera peut-être la vérité de demain.

Le programme minimum de Pau, revu et corrigé par le programme du Congrès de Grenoble, est commun aux deux hommes qui paraissent présentement se disputer le pouvoir : MM. Briand et Caillaux. Quelles raisons auraient-ils de s'opposer l'un à l'autre quand, unis, ils seraient les maîtres du Parlement ?

Il sera évidemment difficile d'allier ces deux hommes dont aucun ne veut accepter la suprématie de l'autre. Il faudra quelqu'un pour les départager. Ce quelqu'un M. Poincaré l'a cherché et il l'a trouvé le jour où il est allé à Nogent-le-Rotrou faire le panégyrique du futur Président du Conseil : c'est M. Deschanel.

Le triumvirat est presque un fait accompli. En tout cas, il le sera dans un temps plus ou moins lointain.

M. Briand est trop habile pour ne pas se rendre compte qu'il ne pourra pas lutter longtemps, même avec la manière sournoise dont il a usé ces temps derniers, contre M. Caillaux.

Et M. Caillaux est trop clairvoyant pour ne pas voir que cette union est dans la force même des choses.

Est-ce pour cela que M. Caillaux accueille avec son œil des mauvais jours la sortie de M. Franklin-Bouillon dont nous parlons plus haut ?



## Réserves et réservés.

Donc le groupe radical unifié est constitué. On sait le nombre des adhérents, mais la liste n'en a pas été publiée. M. Malvy la garde jalousement dans son portefeuille. Quel mystère cache cette discrétion ?

Ce mystère le voici :

Pour faire nombre, on a dû accepter avec libéralisme quiconque se présentait ; on a même agréé tel ou tel qui faisait les plus expresses réserves sur certains articles du programme de Pau. Il y a ainsi un certain nombre de « réservés », les uns de leur plein gré, les autres parce qu'on les tient pour suspects, les mal élus ayant été les premiers à s'inscrire.

Cette situation est gênante, de fermes radicaux-socialistes, comme M. Tissier, ayant exigé avant de s'affilier la publication de la liste et l'épuration du groupe.

C'est pourquoi il a été décidé que les adhésions seraient soumises au contrôle et au visa du comité exécutif qui se prononcera en dernier ressort après avoir pris l'avis des fédérations locales.

Parmi ces réservés, citons MM. Long, Simonet (le tombeur de M. Dubief), et Razimbaud, l'adversaire juré de M. Lafferre ; parmi ceux qui font des réserves, la plupart députés de la Seine, la bande Puech, comme on l'appelle.



## On rend l'argent.

Le Congrès radical de Pau a voté à l'unanimité une motion Malvy-Loyson invitant les ministres membres du Parti à opter entre le cabinet Barthou et le Parti.

Quelques jours plus tard, au retour du Congrès, le secrétariat administratif du Parti mettait en circulation les quittances de cotisations des élus. L'employé chargé de ce service envoya les dites quittances à tous ceux dont il releva le nom sur les registres du Parti.

C'est ainsi que MM. Charles Dumont, Klotz, Massé, Bourély reçurent la traite de la rue de Valois.

L'un d'eux s'empressa d'acquitter son dû, se croyant ainsi réhabilité pour 200 francs.

Mais la chose vint aux oreilles de quelques membres du bureau. La question fut posée, et le bureau a décidé de rendre l'argent, considérant que les ministres n'ont pu ignorer la décision de Pau et qu'aucun d'eux n'a opté. Pour plus de correction, la décision sera portée à leur connaissance et les quittances seront annulées.

M. Klotz pourra disposer de 200 francs pour ses œuvres !



### Attention! Tournant dangereux!

Le prochain débat sur la R. P. au Sénat trouble fort notre Premier. Posera-t-il la question de confiance? Il le voudrait bien, car il sait qu'il pourrait, ainsi, enlever le vote au Luxembourg et se consolider au Palais-Bourbon. Mais comment faire?

Quand la question fut posée au Conseil des ministres, les avis furent partagés. Les proportionnalistes avaient le nombre, mais leurs adversaires étaient décidés.

— Faites ce que vous voudrez, dit M. Ratier, garde des sceaux et vice-président du Conseil. Moi, de toutes façons, je m'abstiendrai.

— Et moi je voterai contre la Proportionnelle, envers et contre tous, déclara M. Pichon.

Et M. Barthou est bien ennuyé.



### Les sous-entendus du sénateur Charles Humbert.

Le sénateur Humbert est un gros homme très malicieux. Il a tout récemment proclamé *urbi et orbi* qu'il n'avait aucune ambition ministérielle. Le curieux c'est que la chose est vraie. M. Humbert est un homme averti. Il sait bien qu'il est des portefeuilles qui confèrent une puissance bien supérieure à celles des portefeuilles ministériels. Mais M. Humbert a un dada. Il rêve d'être l'Eminence grise de la République. C'est d'ailleurs ce qui amena une tension dans ses rapports avec M. Bunau-Varilla, lequel avait précisément — et a encore — la même prétention. En attendant de conduire les destinées du pays, M. Charles Humbert fait des réformes.

Il possède un talent tout particulier pour se donner comme le promoteur de toute réforme, et en même temps pour ménager les susceptibilités et conserver de précieuses amitiés.

Dès que les généraux fatigués furent mis à l'écart, M. Humbert se félicita; c'est à son courage patriotique qu'on devait l'épuration.

Bientôt il s'aperçut qu'il y aurait avantage à défendre le général Faurie, réputé républicain. Il prit donc cette défense, mais avec des réticences qui sont un piment de plus.

M. Humbert nous pardonnera de mettre des noms sur les personnalités qu'il n'a pas voulu désigner. Les sphères officielles lui tiendront toujours compte de sa discrétion.

L'ancien ministre de la guerre qui avait prévenu le général Faurie de sa disgrâce s'appelle M. Messimy.

Le général qui s'acharnait sur le commandant du 16<sup>e</sup> corps est M. de Curières de Castelnaud.

Les deux généraux qui avaient été compris dans les mesures d'exécution étaient MM. de Mas-Latrie et d'Aubignosc.

La haute personnalité qui évita la retraite à M. de Mas-Latrie — et par contre-coup à M. d'Aubignosc — est M. Poincaré, Président de la République.

Nous formons des vœux pour que ces révélations ne nuisent pas au crédit de M. Humbert.



### Quel sera le futur Premier?

Le petit jeu des couloirs recommence.

Si le ministère tombait — tout arrive — quel serait le nouveau Président de Conseil?

M. Jean Dupuy... le directeur du *Petit Parisien* lui-même.

M. Jean Dupuy accepterait.

— Il bredouille, objectent les adversaires de la combinaison. A quoi l'on répond: « Il y aurait un vice-président du Conseil qui parlerait le plus souvent, et ce pourrait être M. Briand, bien que celui-ci préférât, cette fois, les Affaires étrangères. »

M. Desplas, qui est le courtier de l'affaire, tient la liste complète des membres du futur cabinet dans sa poche; on dit même qu'il en a une dans chaque poche, chaque portefeuille ayant déjà plusieurs titulaires.

M. Desplas ne s'est pas encore trompé de liste.



### M Pichon et Monte-Carlo.

Si nous en croyons les renseignements très précis qui nous parviennent, notre propre ministre des Affaires Etrangères, M. Pichon, émargerait au budget du grand tripot monégasque.

Nous savons que les fonds secrets dont usent et abusent nos Excellences sont bien peu de chose comparés aux sommes colossales que le Casino de Monte-Carlo distribue annuellement ou occasionnellement à la presse (française, hélas!) et à nos politiciens.

Nous n'aurions pourtant jamais osé soupçonner qu'un ministre... Nous attendons impatiemment un démenti autorisé.

\* \* \* DANS L'EST \* \* \*



— Ça fait rien, pour des troupes de couverture!...

(Dessin de LUCIEN ROUSSEAU.)

## CONVERSATION AVEC M<sup>ME</sup> ZOLA

Mme Zola vit avec le cher souvenir de la grande âme qui est partie. Dans la pièce où nous sommes, emplie de portraits familiaux, plane une grave sérénité. L'ordure n'a pu refluer jusqu'ici : *L'Action française* n'a jamais franchi ce seuil.

Sous les fins cheveux blancs, le regard vif n'a subi aucune atteinte de tant de larmes répandues. Dès nos premiers mots, la voix claire de Mme Zola s'écrie :

— Nul outrage ne peut salir sa mémoire !

Et ce cri du cœur est d'une telle vérité dans l'atmosphère de cette maison qu'on a honte d'avoir pu répéter les mots infâmes.

Mme Zola évoque les jours d'autrefois, l'étroite amitié de Zola et d'Alphonse Daudet. L'image du petit Daudet s'y mêle, garçonnet déjà cruel, trouvant de la joie à railler la faiblesse ou l'infirmité. Dans une intimité aussi profonde, l'enfant connut la bravoure, la bonté, la pureté de la vie de l'homme qui un jour, devait dire : « Je n'ai jamais pu voir un chien ou un chat mourir de faim sans le recueillir : pourrais-je laisser périr un innocent ? » Ce jour-là, où la lueur de « J'accuse » illumina le siècle, Zola, renié par la foule, commença son martyre et le petit Daudet, qui était devenu un homme, bava sur lui.

Au début de l'affaire, Alphonse Daudet était venu, avec Paul Bourget, supplier Emile Zola de délaisser la politique, qui, lui assurèrent-ils, n'est point le fait d'un littérateur. Zola ne voulut pas entendre leurs propos prudents : il persévéra. Alphonse Daudet

mourut peu après et, derrière son cercueil, Zola et Edouard Drumont tinrent les coins du drap, tandis qu'au passage du cortège la rédaction de la *Libre Parole* hurlait à la mort contre Zola !

Alphonse Daudet enterré, la haine creva au cœur de son fils avec la purulence soudaine d'un abcès lentement mûri.

Puisant dans son labeur immense la foi et le courage, Zola montait son calvaire. Chaque jour, il avait coutume de dire :

— Y aura-t-il un crapaud, ce matin, dans mon déjeuner ?

Semblable à la méchante fille du conte de Perrault, Léon Daudet lui en cracha quelques-uns ; son frère Lucien fournissait les perles. Celui-ci disait :

— Chez nous, nous serons toujours d'accord parce que nous n'avons pas les mêmes opinions. Ma sœur et moi sommes républicains ; ma mère s'affiche bonapartiste, et Léon sert le roy.

Famille bien équilibrée ! et qu'un seul sentiment réunit : la haine. Cette haine va loin.

— Si pourtant, demandait un jour Mme Charpentier à Léon Daudet, on venait démolir la statue de votre père, que diriez-vous ?

— Pour empêcher qu'on érige celle de Zola, j'irais détruire celle de mon père s'il le fallait !

« Quel mépris aurait eu Zola pour ces gens !... » Et ce mot de la femme admirable qu'est Mme Zola nous fit, dans la rue, penser à ces lions couchés qui ne se donnent même pas la peine de secouer la vermine qui les assaille.

LA RIXE



(Dessin de LABOUREUR.)

## LOUIS NAZZI

C'est plus qu'un bon ouvrier de lettres, plus qu'un artiste qui disparaît. C'est un grand cœur. Comme chez Lucien Jean, comme chez Philippe, comme chez Couté, son œuvre était le reflet même de son âme, et son âme était pure et délicate comme celle des beaux enfants. Une pitié immense pour les malheureux et le dégoût des égoïstes l'avaient jeté vers nos milieux. Il n'en épousait point toutes les formules — et c'était tant mieux. Il est bon que de telles natures ne se plient pas au rituel des comités et à la nécessaire discipline des partis de bataille. Elles n'en sont pas moins de grandes forces de civilisation. La page inédite que nous publions d'autre part et dans laquelle se retrouve le meilleur de ses qualités littéraires marque le talent de Nazi. Ce talent nous l'aimions et notre joie était profonde de le voir peu à peu s'imposer au public malgré les mercantis qui se serrent les coudes pour empêcher les jeunes de s'ouvrir la voie. Mais nous aimions surtout Nazi pour son exquise sensibilité et sa droiture. Le sentait-il ? Le sentait-il assez ? « Je sais, m'écrivait-il, que ma carcasse a besoin de repos, de silence et



(CLICHÉ PAUL MÉJAS.)

LOUIS NAZZI

de soleil ». Nazi ne disait pas qu'il avait au moins autant besoin d'affection. Le silence et le soleil ne l'ont point sauvé. Des amitiés plus expansives ne l'eussent sans doute point sauvé davantage. Elles auraient pourtant fait à cet affamé de tendresse des heures moins lourdes, une fin plus douce. Mais nous vivons en un tel temps de scepticisme que nous avons honte des élans de nos cœurs et que nous n'osons dire aux gens que nous les aimons que quand ils sont couchés entre les planches d'un cercueil !

Triste humanité !... Pauvre Nazi !

M. A.

## \* PALMARÈS \*

### A "LA VIE HEUREUSE"

Le prix de la *Vie Heureuse* suivra immédiatement celui des Goncourt. Les candidats malheureux n'auront qu'à se présenter à la maison d'en face.

Vingt-deux ! V'là le jury. Elles sont vingt-deux à s'accorder et ne sont pourtant que divisées en deux clans : les avancées, désirant couronner l'air, la sincérité et les remparts de la tradition, menées au bon combat sous l'étendard de Monsieur — pardon ! — Mme Diéulafoy.

Le candidat ? Les premières le cherchent avec bonne volonté ; les deuxièmes désireraient voir couronner l'armée ou la marine brillamment représentées cette année.

M. Louis Ca peaux sera l'idéal pour celles-ci.

« Il faut aimer le militaire, mademoiselle. Il a droit à toute votre sympathie et il en a besoin pour bien servir la France.

D'ailleurs qu'y a-t-il de plus beau qu'une belle jeune fille et un beau militaire ? » (1).

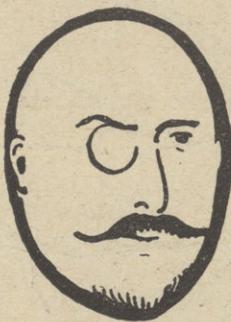
Les unes et les autres en sont dans le cas d'oublier qu'il est à cette heure deux littérateurs féminins hors de pair.

Mais la délicate et modeste « Criquet » n'a point d'amies. Et « l'Entrave » pour Colette c'est peut-être d'avoir trop de talent !...

(1) LOUIS CARPEAUX : *Mon Roman au Niger*, extrait de la préface.

## PIF! PAF! POUF!

ALFRED CAPUS



H ! cette fois, en voilà assez ! Coup sur coup les Favorites, Hélène Ardouin, l'Institut de Beauté. Suffit ! Nous a-t-on pourchassés avec sa prétendue philosophie ? Quelle philosophie, juste ciel ? Celle du Tout s'arrange ? Par bonheur des démentis successifs lui sont apportés. « Tout homme, a dit notre auteur, tout homme un peu bien doué, pas trop sot, pas trop timide, a, dans la vie, son heure de veine. » Cette heure-là, pour Capus, semble avoir passé.

Quelqu'un a écrit : « Au métier finement exercé de journaliste, il a gagné le sens roublard de l'actualité, l'art rusé de l'à-propos. » Retenez les épithètes. L'auteur des *Maris de*

Léontine n'est au fond qu'un journaliste. « Journaliste, je fus tout ce qu'il y a de plus journaliste, avouait-il à l'un de ses confrères. Pendant dix ans, je pense avoir écrit au moins un article par jour, sinon deux. J'écrivais en tous genres et sur toutes choses : chroniques, fantaisies, dialogues, vers. » Excellente discipline : Parler pour ne rien dire, n'est-ce pas la meilleure façon de se faire comprendre et de mettre tout le monde d'accord ? Cette méthode, il l'appliqua supérieurement à la scène. Et, progressivement, de vaudevilliste qu'il était, on le sacra penseur. Prince des penseurs ? Pourquoi ne reçut-il point ce titre ?

L'aimable M. Capus en arrive aujourd'hui à nous donner des pièces où il n'y a rien du tout. Oh ! évidemment, c'est très clair, très français, comme d'aucuns disent. Mais en somme le voilà, le secret de sa philosophie : le nettoyage par le vide.

Il ne s'est jamais soucié que d'une chose : plaire, ce qui est le contraire de l'art et de la sincérité. Ecoutez les paroles qu'il prête à la foule : « La valeur réelle, profonde, exacte d'une œuvre m'échappe. Je ne suis pas là pour juger, mais pour être en définitive amusée, charmée et émue, et ce par tous les moyens qu'il vous plaira d'employer. »

Il s'imagine nous donner des comédies de mœurs, mais il confond la fantaisie avec l'observation. De la fantaisie, il en a, étant du Midi, mais il a beau s'appuyer sur une pensée de Goethe : « Il n'y a que les œuvres d'actualité qui durent », Alfred Capus ne sera jamais qu'un vaudevilliste.

L'avenir consultera-t-il son théâtre ? Non. On l'a dit : à l'ensemble de ses comédies que le présent nomma les Favorites, l'avenir donnera le joli nom de l'une d'elles : Les Passagères. Cette œuvre ne vivra pas plus que celle de Lemercier de Neuville ou de Pailleron.

Aimable, certes aimable auteur. Laissons-lui cette épithète puisqu'elle semble si bien lui convenir. Je hais l'aimable, et surtout lorsqu'il est simplement le sourire de la sécheresse, un égoïsme profond, un égoïsme bourgeois, qui prend le nom d'indulgence mais au fond s'associe à toutes les réactions. Aucune fenêtre qui s'ouvre sur l'idéal. « Je tiens que de nos jours, a-t-il écrit, la passion totale, absorbante, romantique, est une impossibilité. » Pour lui tout se réduit à la question d'argent. Allez donc vous étonner, quand l'auteur de la Veine se montra si impertinent envers Bataille !

Il sera de l'Académie. Brieux lui aurait dit un jour : « Savez-vous pourquoi l'on n'a nommé si vite ? Nous passions par ordre alphabétique... Vous avez une bonne lettre. C'est bientôt votre tour. »

Pourquoi, par un accès de pudeur, notre philosophe appela-t-il l'Institut de Beauté une pièce que dans son cœur il nomma : LA BEAUTÉ DE L'INSTITUT ?



LA RUE

(Dessin de JEAN CLAR.)





## Au Monument Zola

*L'inauguration n'aura lieu que dans le sang des patriotes et sous les balles Mauser.*

(ACTION FRANÇAISE.)

Air « Cadet Roussel »

I

Surtout, camarad's, ce jour-là *(bis)*  
N'allez pas crier « Viv' Zola ! » *(bis)*  
Môssieu Daudet aura fait signe.  
A ses p'tits sing's couleur de cygne...

Ah ! ah !

Et vous savez

Que les p'tits sing's sont très mauvais !

II

Daudet-Roussel a des cam'lots *(bis)*  
Qui sont vraiment bien rigolos ! *(bis)*  
On les annonce dans tout l' « royaume » ;  
Mais ils habitent le mond' fantôme...

Ah ! ah !

Il paraîtrait

Que, pour un' fois, on les verrait !

III

Ils seront même si nombreux *(bis)*  
Qu'ils mourront les premiers, les Preux ! *(bis)*  
Car ils ont rêvé de bataille,  
De fusils, de ball's, de mitraille...

Ah ! ah !

C'qu'on rigol'ra,

Le jour d'la statue à Zola !

IV

Tandis que d'aucuns parleront *(bis)*  
En l'honneur du Maître au grand front *(bis)*  
Les p'tits sing's blancs de la Cam'lote  
S'amus'ront à jouer don Quichotte...

Ah ! ah !

Bien entendu,

En r'cevant du coup d' pied... tendu !

V

Ils veul'nt un corps d' armé' contre eux ! *(bis)*  
C'est un désir très valeureux ! *(bis)*  
Quand leurs cadavr's jonch'ront la terre,  
Du sang piss'ra par chaque artère...

Ah ! ah !

Et nos pavés

Au sang bleu se trouv'ront lavés !

VI

A moins que, pour ne pas donner *(bis)*  
Un tel plaisir à Delanney *(bis)*,  
Prosaïqu' ment le Bonnet Rouge  
Souffle sur la cam'lot' qui bouge...

Ah ! ah !

Vous soufflez d'ssus ;

Et les p'tits sing's blancs n'y sont plus...

VII

Ils reviendront assurément *(bis)*  
Dans l'ombre, une nuit, timid' ment... *(bis)*  
Et là, tout fiers de leurs courages,  
Ils feront leurs petits outrages !

Ah ! ah !

C'est drôle à voir ;

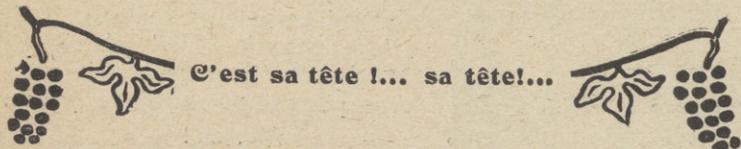
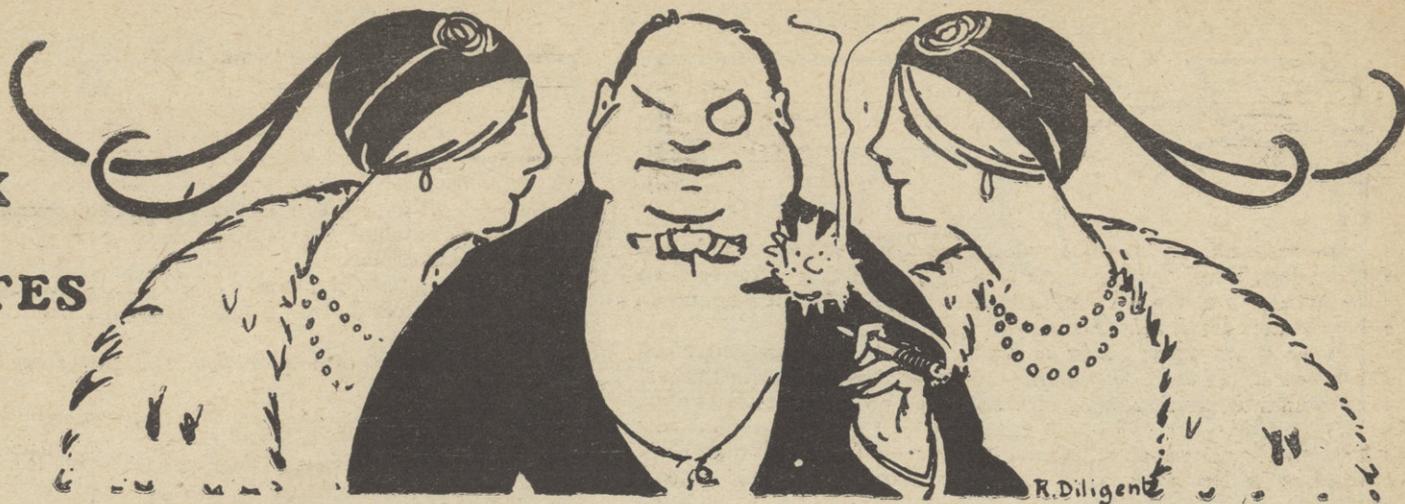
Les p'tits sing's blancs ador'nt le noir !

ALFRED VARELLA.



(Dessin de AUGLAY.)

## AUX ÉCOUTES



C'est sa tête !... sa tête!...

Pas sur un plat avec du persil autour, bien entendu, ni même décollée comme celle de Jean-Baptiste. Il leur faut sa tête, car ils ne l'ont pas encore assez vue. Les journaux pourtant et le cinéma ne se privent guère de l'exhiber aux regards des populations et on l'a vu sous toutes les faces et dans plus de trente-deux positions : de dos, de profil, de trois-quarts, debout, assis, incliné, accroupi, saluant, donnant la patte, faisant le beau.

Ce n'est pas suffisant. MM. les maires le réclament, MM. les préfets en veulent, l'Hôtel de Ville tout entier, le grand chef en tête, flanqué de tous ses présidents de Conseils ou de Commissions, n'aspire qu'à l'heure où la photographie ayant multiplié l'effigie de cette auguste tête « SI BIEN FRANÇAISE », tous pourront enfin le contempler à leur saoul.

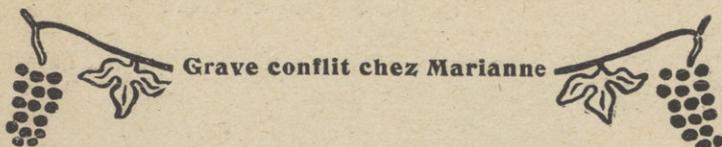
Vite on dépêche des délégués au ministère de l'Intérieur.

— C'est aux Beaux-Arts, monsieur, qu'il faut s'adresser. On file aux Beaux-Arts.

— M. Dujardin..., non, M. Bérard, s'il vous plaît ? C'est pour le portrait de M. Poincaré, le portrait officiel !

L'huissier du sous-secrétariat lève les bras au ciel ; puis, calme et digne :

— On voit bien que monsieur n'est pas dans l'administration, sans quoi il n'aurait pas la naïveté de penser qu'au bout de six mois on peut déjà avoir un portrait officiel !



Grave conflit chez Marianne

Ce portrait officiel a une histoire. Quoi qu'en dise le digne fonctionnaire du sous-secrétariat, jamais on ne priva si longtemps les braves contribuables du plaisir rare de contempler les traits du premier magistrat de notre République.

Aussi les photographes sont sur les dents. Qui des concurrents décrochera la timbale ? (La timbale, c'est une commande d'une vingtaine de mille balles.)

Jusqu'à cette année, c'était l'Intérieur qui se chargeait du soin de fournir aux préfetures et aux mairies le fameux portrait officiel.

Mais le ministère de l'Intérieur s'est avisé un beau matin qu'un portrait, un portrait de président surtout, c'est quelque chose d'artistique. Donc le sous-secrétariat des Beaux-Arts doit se charger de la chose, concluent les bureaux.

— Vous avez du culot ! se récrient ces messieurs du sous-secrétariat !... La photographie n'a rien à voir avec l'ART.

« MM. Bonnat, Mercié, l'Institut, voilà les gens de notre ressort ! Mais des photographes !... et d'abord nous n'avons pas le rond... pour ça ! »

L'Intérieur ne veut pas démordre. Les Beaux-Arts tiennent bon. Les photographes espèrent, les municipalités se lamentent ! Qui triomphera ?

« Cruelle énigme ! », dirait Paul Bourget à son confrère Poincaré !



M. le bâtonnier Bétolaud.

Le bâtonnier Bétolaud est un homme sévère et grave. C'est le conservateur attiré des règles de l'ordre, et c'est à lui que l'on a recours chaque fois que se présente un cas délicat.

Or, récemment, une jeune cliente vint dans le cabinet de cet homme austère pour lui demander de se charger d'une instance en divorce.

— Pensez donc, cher maître, expliqua-t-elle. Ce n'est vraiment plus tenable ; mon mari me traite absolument comme une fille. Tenez, il me fait... (et la chaste cliente dit un mot qui, pour explicite qu'il soit, ne figure pas au dictionnaire).

Le bâtonnier nota le grief sans comprendre ; et, ayant vainement consulté son Larousse, sa cliente partie, il sonna son secrétaire.

— Jeune homme, lui dit-il, vous devez savoir ça. vous : qu'est-ce que c'est que faire... ?

— Oh ! monsieur le bâtonnier, c'est bien difficile à expliquer.

— Cela ne fait rien, jeune homme, j'ai besoin de savoir.

Le secrétaire hésita un peu, puis rougissant :

— Eh bien, voilà, monsieur le bâtonnier, c'est quelque chose que l'on fait à quelqu'un qu'on aime bien...

Alors, toujours solennel, M<sup>e</sup> Bétolaud laissa tomber ces mots :

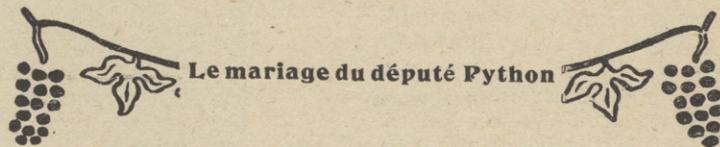
— Jeune homme, j'aimais pourtant bien mon père...

Le bâtonnier Bétolaud n'est pas seulement un homme grave. C'est aussi le plus sévère des censeurs.

Quand M<sup>e</sup> Labori fut nommé bâtonnier, quelqu'un dit, près de l'austère ancêtre :

— L'année prochaine, ce sera le tour de M<sup>e</sup> Henri-Robert.

— C'est cela, trancha M<sup>e</sup> Bétolaud. Nous avons le ploutocrate ; demain, nous aurons l'aventurier.



Le mariage du député Python

Au mois d'août dernier, M. Edouard Drumont s'est marié civilement. L'événement est assez piquant et pourtant il est passé presque inaperçu.

Comme quelqu'un s'étonnait de cette attitude devant Drumont, celui-ci riposta :

— Pourquoi pas ? puisque les anticléricaux se marient à l'église...

Le polémiste antisémite a raison. Les anticléricaux sont maintenant seuls à se marier à l'Église.

Allez au cinéma. Vous y verrez défilé les « actualités Gaumont » et parmi ces actualités vous pourrez contempler le citoyen Python, farouche mangeur de curés et député auvergnat, sortant de l'église, souriant, transporté, ayant au bras sa jeune épouse tout en blanc.

Allons, l'Église a encore de beaux jours !



### Au fil des rails.



Le citoyen Compère-Morel voyage en première classe, puisqu'il est député. Mais, en bon socialiste, il se refuse à voyager avec « les bourgeois ». Tuidieu ! il ferait beau voir que la lutte de classes s'arrêtât aux classes de chemins de fer !

Aussi, pour sauvegarder sa liliale pureté, le député du Gard a-t-il trouvé un truc. Dès qu'il est installé dans le compartiment, il se déchausse puis suspend, bien en vue, ses chaussures au filet.

Alors, tandis qu'elles se balancent, telles de mystérieuses cassolettes, au gré des courbes de la voie, le citoyen Compère-Morel s'endort, rassuré. Les « bourgeois » peuvent venir : ils ne s'attarderont pas.



### Pressentiments.



Dans un petit square, à l'intersection du boulevard Raspail et de la rue de Sèvres, se trouve un vieux monument en pierre qui s'effrite par tous les bouts.

L'auteur, qui n'était pas Michel-Ange bien sûr, avait intitulé ce groupe « Pressentiments ». Un des personnages qui soutient l'autre a l'air de lui désigner l'immense et laide bâtisse d'en face : le Bon Marché. Ce n'est pas une invitation, sans doute, aux passants, ni même une indication. Les hasards de la pose du groupe l'ont voulu ainsi. Or, comme ce monument menace ruine, on va l'enlever et, sous peu, il sera remplacé par la statue de la mère Boucicaut.

Mais, prévoyante, l'administration a décidé que la vieille bonne femme tournerait le dos à sa grande boîte. Sans doute elle l'a assez vue, elle en a soupé !

Sage administration que l'on a grand tort de blaguer ! « Pressentiments ! » « Pressentiments ! »



### Modestie.



Tandis qu'il déambulait le soir avec son directeur, M. Gabriel Alphaud l'entretenait des choses et des gens de la maison. C'est ainsi qu'il finit par le convaincre que s'imposait le départ de M. Schiller, secrétaire de rédaction depuis toujours.

M. Alphaud est maintenant tout-puissant et il dit aux gens qui viennent le voir : « Vous voyez ce que j'ai fait du *Temps*, comme je l'ai remonté. Ce n'est rien encore... Avec vous, je vais faire de grandes choses. »

Le *Temps*, d'ailleurs, ne varie pas.

\* \* \*

Quand M. Gabriel Alphaud fut nommé chevalier de la Légion d'honneur — hors série — il envoya à tous les journaux qui avaient annoncé sa décoration quatre cartes de remerciements : une pour le directeur, une pour le secrétaire général, une pour le secrétaire de la rédaction, une pour l'administrateur.

On ne sait jamais...



### Orateur funèbre



A Creil, samedi soir. C'est la grande conférence d'adhésions du Parti socialiste unifié. Le citoyen Uhry vient d'achever son discours — trois phrases d'un quart d'heure chacune — et voici Dubreuilh qui s'avance...

Il lève lourdement la dextre dans l'attitude du serment, plonge la senestre dans la poche de son pantalon, et, immobile, sym-

bolisant avec assez d'exactitude la statue de la Désolation, commence à pleurer ses phrases.

Une vague de tristesse, émanant de cet homme, plane sur toute la salle, où rôdent des sanglots opprésés. Et, dans le silence lugubre, les phrases tombent, cadencées, grandiloquentes, mélancoliques :

... « *Nous qui appartenons à l'armée socialiste...* »

Cela est dit avec un tel ton de résignation douloureuse qu'intérieurement et malgré soi on plaint ce brave homme d'appartenir à une semblable armée.

Mais lui, impassible, sans s'arrêter à s'apitoyer sur lui-même, continue sans défaillance : il est certain qu'il fera son devoir jusqu'au bout :

... « *Parmi ceux qui m'écoutent ici, parmi les hommes, parmi les femmes...* »

Il parle, parle encore... Une heure passe, puis la moitié d'une autre... Mais quand donc s'arrêtera-t-il ?

Derrière lui, le citoyen Uhry et le citoyen Renaudel se font des signes désespérés. Le public semble sursaturé de tristesse.

L'orateur le comprend-il soudain ?

Le voilà qui enfle la voix pour une inévitable péroraison... Il se lance dans une comparaison — où il y a d'abord des phrases, puis des barques — et qui fait naufrage sans doute, puisqu'elle se termine dans la plus noire obscurité...

C'est fini ! Un soulagement infini descend dans le cœur des auditeurs qui, par leurs applaudissements, dissipent le voile funèbre que l'orateur avait tissé autour d'eux. Et chacun, heureux, délivré, s'ébroue, se secoue, avant d'écouter le citoyen Compère-Morel.



### La morale au café !



Ces accueillants établissements où la Jeunesse passe sa vie posséderont bientôt les derniers salons où l'on cause... et où l'on se moralise.

Il nous a été bien doux, en effet, de constater que les glaces des cabinets particuliers, au café de la Paix, portaient, gravée en exergue, cette fière devise : *Pax et Labor*. Voilà qui est de circonstance. Et cela nous rappelle que le dernier propriétaire d'un café du boulevard, aujourd'hui disparu, fut un honorable ecclésiastique, lequel, soucieux à juste titre de ne pas encourager des gestes impudiques, n'en concédait l'exploitation qu'à cette condition formelle : « Les salons particuliers n'auront pas de verrous ! »

Voilà ce qui s'appelle penser à tout.



### Oh ! ma cousine !...

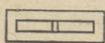


La directrice des *Annales*, Mme Sarcey-Brisson, dite Cousine Yvonne, a fonction dans la maison d'organiser des voyages à prix réduit pour l'agrément et l'économie des jeunes abonnées de sa revue. C'est ainsi que, l'an dernier, elle leur montra Mistral, gloire caduque et inoffensive, dont on a servi les restes, il y a un mois, à notre grand arpenteur (garanti sept ans.)

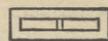
Or, cet été, aux corridas de Saint-Sébastien, Mme Sarcey-Brisson était seule, sans suite ni cortège. Comme un Parisien, son voisin de table, en marquait quelque étonnement, le chaperon des petites cousines répondit :

— Non, je ne les mène pas encore aux taureaux ; mais ça viendra...





# LA CLASSE !!!



CONTE INÉDIT DE LOUIS NAZZI

La vérité,  
l'âpre vérité!

DANTON.

« Hé ! les gars ! j'suis soûl !...  
« Bon Dieu de bon Dieu ! c'qui fait noir dans la crèche !... Allume la calebombe, mon p'tit bleu, sans ça je pourrais jamais retrouver mon pajot... Hé ! les gars !... n'entendez pas quoi que je vous dis ?... Je vous dis que je suis soûl !... On s'a soûlé... tous les trois, Déchoux, mon p'tit bleu... et c't ancien que v'là... qui vous parle !... Ah ! oui ! nom de Dieu ! que je le suis soûl !... »

« Qu'est-ce qui dit, cui-là ?... T'dit que je fais du raffut... que j'l'empêche de rouffionner !... Non ! c'est peut-être bien les bleus qui vont mâter les anciens... à c'te heure ?... Faudrait le dire !... Ça m'aurait étonné... pour sûr... si i n'ramenait pas sa gueule... ce p'tit crevé-là !... Va donc vendre tes peignes... et les bouts de savon... dans ton sale bazar... hé ! détérré !... hé ! face moche !... »

« Et d'abord, j'ai une perm' de ménuit... pas, mon p'tit bleu !... Nous sont dans le règlement... tous les trois... Déchoux, mon p'tit bleu... et c't ancien que v'là... qui vous parle !... Alors... qu'on la ferme !... I'm'fait le temps que j'me déshabille !... J'vas pas m'pieuter avec mes épaulettes... pas vrai ?... Et pis... c'soir... faut qu'on me foute la paix !... »

« La classe !!!... Hé ! les anciens !... à vos numéros !... Gueulez donc plus fort... que je vous entende !... La classe !!!... La classe !!!... »

« Hé ! les gars ! Si qu'on a rigolé !... »

On l'a achetée, la casquette de la classe... la fine casquette qu'on mettra pour se faire la paire !... Regardez-moi-ça... un peu... si j'suis bath, les poteaux !... Hé ! Déchoux... elle était rien gironde... la demoiselle qui nous a servi la casquette de la classe !... Dis donc : si t'aurais une petite femme comme ça dans ton pieu ?... Ah ! dis donc ?... »

« On a bu !... Y avait moi... c't ancien que v'là... qui vous parle... mon p'tit bleu... et Déchoux !... On a été chez Alice... même que j'lui ai peloté les fesses... et qu'elle a dit que j'étais un cochon... pas, Déchoux ?... J'y ai fait du boniment... à Alice !... En v'là encore une que j'm'enverrais bien !... On a bu du p'tit vin de pays... Il est pas mauvais... mais il soûle trop !... Il porte tout de suite à la tête !... Et pis... on a été à la Rotonde voir les gonzesses à sous-off... qui puent bon et qui coûtent cher !... Hé ! Déchoux ! t'as vu la grosse... si elle installait ses nichons ?... Ah ! dis donc !... »

« Je ne sais pas c'que j'ai... c'soir... j'sens que ça me ferait du bien de casser la gueule à un type !... C'est pas que j'soye méchant... mais c'est le vin qui m'énerve... qui m'remue... qui m'travaille !... Tiens ! faudrait pas qu'un artiflot me tombe sous c'te main, à c'te heure !... J'y ferais bouffer ses basanes... avec ses godillots !... C'est pas pour crâner... mais les artiflots... en v'là des mecs que j'peux pas encaisser !... »

« La classe !!!... Ah ! bon Dieu ! ça fait du bien de gueuler la classe !... Et pis j'vous dis que ça la fait venir plus vite, la classe !... Dire que dans huit jours... on quittera c'te sale turne... on peut pas y croire !... Dis donc... Déchoux... on sera en civil... avec ses fines godasses, son p'tit complet et sa fine casquette de la classe !... Allez ! les p'tits gars !... on tournera pas la caboche... une fois qu'on sera parti !... »

« La classe !!!... Gueulez donc avec moi, les anciens !... Ça lui fait plaisir, à la Classe, que j'vous dis !... Ça lui donne comme de la jouissance !... Elle est là... avec nous... les p'tis gars... la Classe chérie !... J'vous dis que je la vois, c'soir !... J'la vois comme je l'ai jamais vue !... I'me semble que j'pourrais la toucher !... Elle est là... devant moi... comme une femelle qui en demande !... Ah ! c'est drôle, l'effet que ça me fait... j'suis dans un état... ça me fout les larmes !... La classe !!!... la classe !!!... la classe !!!... »

« Quoi qu'tu dis le cabot ?... Tu voudrais que j'y mette un bou-

chon ?... Tu voudrais m'empêcher de gueuler la classe ?... Tu me prendrais-t'y pour un autre ?... Peut-être qu'on n'a plus le droit de se soûler quand qu'on a plus que huit jours à tirer dans ce métier de malheur !... T'entends bien... le cabot... t'es un bon poteau... T'es même un cabot comme i'en a pas beaucoup !... Eh bien !... personne pourra me la faire boucler, ce soir... non, personne... personne !... J'emmerde le juteux, le colon et le minisse de la guerre !... Le dernier dimanche... il fallait que j'sois soûl !... Et je le suis... nom de Dieu... soûl !... »

« Non ! personne pourra m'empêcher de gueuler la classe !... Personne, que j'dis, personne !... Il faut qu'ça parte... qu'ça éclate... qu'ça creve !... Depuis deux ans qu'ça était là-dedans... fallait qu'ça sorte ou qu'ça dise pourquoi !... Ah ! c'est épatant c'que je me sens costaud, c'soir !... La classe !!!... Qu'est-ce qui dit, le cabot ?... Que le sergent, il va venir ?... Tiens ! qu'il vienne, ce sale corsico-là !... Ma baïonnette... elle n'est pas fatiguée !... »

« Non ! laisse-moi souffler la lumière tout seul... mon p'tit bleu... avant de me foutre au pajot !... J'vas leur montrer... à ce tas d'enflés-là... si j'suis aussi poivre qui disent !... Ah ! tout de même épatant, j'ai beau m'esquinter dessus, elle veut pas s'éteindre, la saleté !... Tiens ! j'vas lui apprendre aussi... à c'te garce-là... à s'envoyer ma fiole !... Pan ! mon ribouis en plein dans la calebombe !... Ah ! dis donc, Déchoux !... Il pourra le chercher longtemps... demain matin... son douze lignes... le lampiste !... »

« Hé ! c't ancien !... Hé ! ce pays !... Hé ! mon'ieux camarade de pajot !... Pourquoi que tu l'ouvres pas ?... Dis donc... dans huit jours... on sera au patelin !... On y sera !... Pour sûr qu'on y sera !... Ah ! dis donc ! si qu'on y sera !... On va la revoir... sa petite Marie... et les vieux !... On n'les aura plus sur le dos... c'tas de sales feignants !... Tiens ! il pourra venir en manœuvres... le juteux... me demander un p'tit coup de jus !... J'lui caresserai les côtes... avec une fourche !... »

« Hé ! c't ancien !... Hé ! c'pays ! on va peut-être, bien lui en conter deux mots... à la Marie... derrière une meule !... Va falloir se faire du bon temps pour oublier tout le mal qu'on nous a fait ici !... C'est tout de même une honte de traiter les bonshommes comme ça !... Tout ça... c'est pas des hommes comme nous, que j'te dis... c'est pas du monde !... C'est nous qu'on turbine... qu'on se fait de la bile... et c'est eusses qui nous traitent comme des rien du tout... pire que des voleurs !... Tiens ! c'est pas croyable... ces choses-là... c'est pas croyable !... »

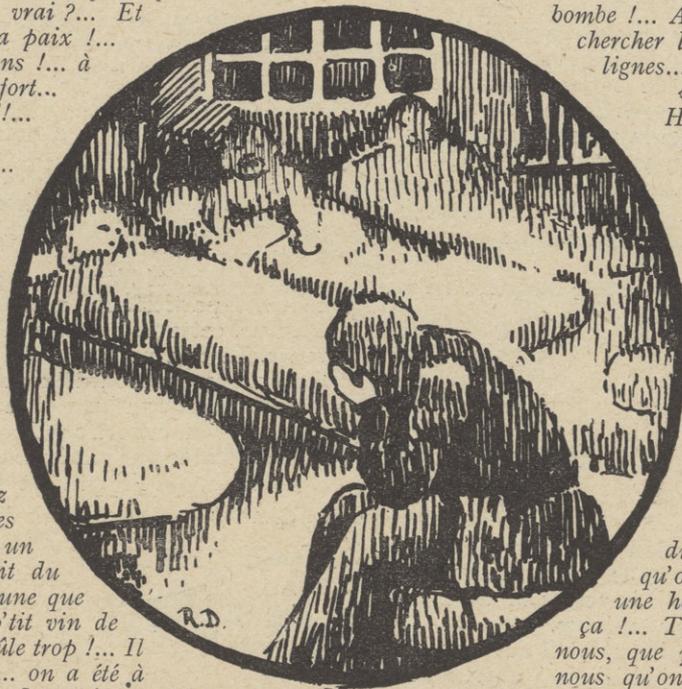
« Toi aussi... ce pays... tu veux que je la ferme !... J'aurais jamais cru ça de toi !... C'est pas bien de ta part !... Non ! c'est pas d'un frère !... Tu sais pourtant bien que j'ai pas l'habitude de me soûler !... »

« Aujourd'hui, c'était la joie du contentement !... J'peux pas me foutre dans la caboche... quand j'ai pas bu... que j'le quitterai, ce sale fort de misère... où on s'fait plus vieux que ceusses qui sont au sommetière !... D'abord, le vin, ça me donne du cœur au ventre !... Et puis quoi, j'suis un homme !... »

« Ah ! j'aurais jamais cru ça de toi !... Non ! jamais, jamais !... Quel mal qu'je fais... pour une fois que j'suis soûl !... Parce que j'gueule la classe... que c'est mon devoir... vous êtes tous après moi... Vous m'traitez comme le dernier des derniers... comme si que je serais un propre à rien !... Bon !... bon !... c'est bon !... j'vas plus rien dire... mais vraiment vous n'êtes pas... vous n'êtes pas... des poteaux... »

« C'est malheureux... tout de même... de défendre... à un ancien... qu'a plus que huit jours... de gueuler la classe... Oui, j'vas plus rien dire... mais faut être méchant pour faire chialer un bonhomme... Vous ne savez pas... non... vous ne savez pas... Si vous saviez le bien que c'est d'être soûl... quand on a de la peine... Et jourd'hui... j'avais... j'avais... de la peine... plein... plein... de la peine... beau-coup de peine... »

(Illustration de Raphaël DILIGENT.)



M. LOCKROY



Nousquetaire de « la petite guerre », disait-on de lui.

Lorsque j'ai connu M. Lockroy, il n'avait certes plus cette allure.

C'était un grand diable de vieillard déformé par la maladie, le corps rejeté du côté droit et secoué d'un tremblement nerveux qui donnait à sa parole un chevrotelement très accusé. La figure amaigrie était d'une rare finesse et décelait aisément la ruse et l'ambition.

J'admirais M. Lockroy comme l'un des représentants achevés de cette génération des journalistes de l'Empire qui n'avait point encore été asservie au joug de la presse d'information. Il avait eu beaucoup d'esprit et ce qui lui en restait était suffisant pour qu'il se plût à le dépenser sans compter, contre ses adversaires d'un jour au Parlement. Il était méchant, mais on ne lui connaissait qu'une rancune tenace, celle qu'il avait vouée à Camille Pelletan. Il allait dans sa haine aveugle jusqu'à accuser l'honnête Camille de toucher dans toutes les affaires de la marine. Personne ne le croyait ou, mieux, personne ne pouvait le croire, mais Lockroy éprouvait, semblait-il, à lancer sa calomnie le soulagement qu'un malade éprouve en expectorant sa bile.

C'était d'un air détaché, sans quitter le cigare qui tremblotait entre ses dents, que Lockroy contait ses plus venimeuses anecdotes. Il y en avait d'ailleurs d'exquises et qui foudroyaient des gens qui n'avaient incontestablement aucun droit à notre estime. Une d'elles m'a été rappelée le soir de sa mort. C'était au moment de la visite des Russes à Paris. L'amiral Avellan descendait les marches de l'Opéra. M. Charles Canivet, qui depuis... mais alors... et M. Arthur Meyer lui faisaient escorte comme représentants de la presse — pauvre presse !

— Le Christ entre les deux larrons, soupira Lockroy, et bien malin qui pourrait dire quel est le bon !

A la vice-présidence de la Chambre, M. Lockroy faisait encore bonne figure. Il avait des mots charmants qu'il disait en dodelinant de la tête cependant que sa sonnette se balançait suivant le rythme de son corps.

— Plus haut, mon cher collègue, on dirait que vous voulez faire une confidence à la Chambre.

Lockroy, jusqu'au jour où le mal triompha de son énergie et le cloua au lit, avait conservé un furieux désir de parvenir. Il combattit Waldeck-Rousseau et Combes avec rage. C'était un « dissident » de marque. Il n'aborda pas la tribune, mais il savait adroitement diriger les manœuvres meurtrières des couloirs. Il voulait redevenir ministre avec la même frénésie qu'il avait voulu devenir l'époux de Mme Charles Hugo et qu'il avait voulu devenir riche. Tout lui avait réussi et la maladie seule l'empêcha de reprendre un portefeuille dans les ministères qui suivirent ceux qu'il avait féroce ment combattus. C'est qu'il ne fut pas toujours très difficile sur le choix des moyens. Certains propos en couraient à son désavantage dans le milieu des amis de Victor Hugo où il n'était guère aimé... C'est l'heure de les taire.

Lockroy s'est éteint, regrettant sans doute ce bel hôtel qu'il avait fait construire et où il se plaisait à faire admirer au visiteur l'agencement de sa vaste bibliothèque. Son œuvre littéraire sera vite oubliée, mais il ne sera pas déplacé dans la galerie des journalistes de l'Empire qui n'avaient point l'élévation native de l'âme non plus que la sensibilité généreuse du cœur, mais qui formaient comme une sorte de noblesse de plume dont les vices comme la probité s'apparentent assez bien à ceux qu'on a coutume d'attribuer à la noblesse d'épée de la guerre en dentelles. Aucun scrupule excessif ne gênait leurs actions, mais ils savaient conserver la façade rassurante qui voile, pour les esprits non prévenus, les lézardes de la maison. Ils étaient braves, et ils étaient spirituels, ce qui les distinguait heureusement des hommes d'affaires de notre grande et de notre petite presse d'aujourd'hui.



Après s'être ficelé les chevilles de façon à présenter l'aspect d'une cigogne campée sur une patte, elles bombent à présent le ventre comme la belle Fathma. Pour compléter l'illusion, elles se découvrent les yeux en se cachant la bouche sous un épais motif de dentelle. Serait-ce pour que le gavroche ne leur crie plus : — Ta bouche !

Ensuite, selon la fantaisie nouvelle qu'on leur imposera, elles découvriront ou cacheront ce qui leur sera demandé.

Pour les petits chiens, cet hiver, l'élégance ne leur autorise aucune fanfreluche : l'habit noir sera de rigueur.

Quant aux gosses de Ménilmuche, on ajoutera, sur les fesses, une pièce de plus à leur culotte.



ANNIVERSAIRES

A la mémoire de Paul et Laura Lafargue

Il est, dit un proverbe, des morts qu'il faut qu'on tue.

Hélas ! Il en est d'autres que l'injustice des hommes et la farandole haletante des heures tuent trop vite.

Paul Lafargue est de ceux-là : Une belle vie, droite, simple, probe, où chaque journée marquait un dévouement nouveau. Une vie tout unie, où parfois les proches batailles projetaient des lueurs d'épopée ; une vie modeste près de la plus douce, de la plus aimante, de la plus fidèle des compagnes.

Une belle mort. Une mort d'apothéose, à l'heure choisie, en pleine force encore, en pleine lumière. Une mort sans choc, sans brutalité, sans séparation douloureuse. Une mort qui ne laisse derrière elle que le souvenir d'un grand acte de foi.

Les deux bons vieux partis, qui donc s'est souvenu d'eux ? Il y a deux ans qu'ils nous ont quittés et, déjà, c'est comme si jamais ils n'avaient existé.

Les uns se sont hâtés d'enfouir dans le gouffre sombre d'oubli les mots rudes et sévères de Paul Lafargue, car le polémiste fut âpre toujours et souvent impitoyable pour ceux qui reculaient. D'autres, qui furent les obligés de Paul et Laura Lafargue, se sentirent plus légers lorsque, les derniers souvenirs de la petite maison de Draveil éparpillés au vent, ils comprirent qu'il n'y avait plus de témoin de leurs heures de misère ou de leurs défaillances.

Tant pis pour ceux-là qui ne connaissent pas la consolation de songer aux morts ! Nous, nous n'oublions pas. Qu'on nous laisse, dans la mélancolie de ces longues journées d'automne, épingler pieusement un crêpe sur la pourpre de notre Bonnet.



= Un député =  
= peu ordinaire =

**C'**EST de M. Jules-Armand Razimbaud, député de Saint-Pons, qu'il s'agit.

Cet honorable parlementaire traitait le 15 novembre dans la *Libre Parole* « d'incohérente bande d'arrivistes » ses collègues qui, pour se conformer aux décisions du Congrès de Pau, viennent d'adhérer au groupe unique du parti radical de la Chambre.

Et trois jours après, le 18 novembre, ce même honorable figurait dans la liste des adhérents à ce groupe que publiait, d'après M. Malvy, la *Dépêche de Toulouse*.

Le plus beau de cette histoire, c'est que M. Jules-Armand Razimbaud ne rectifie ni l'une ni l'autre de ces informations...

Que diable ! il faut savoir, M. Razimbaud, être bonnet rouge ou bonnet noir !...

= M. Mandel, =  
= journaliste =

**M**ONSIEUR GEORGES MANDEL, à qui jadis Berteaux fit l'honneur de tirer les oreilles, a suivi M. Clemenceau à l'*Homme libre*.

Ce n'est pas que M. Mandel écrive merveilleusement, mais il excelle à écouter aux portes. Ce n'est pas à négliger.

Le Tigre sait, d'ailleurs, fort bien à quoi s'en tenir sur son collaborateur. Ces jours derniers, il le faisait appeler.

— Mon petit, lui dit-il, c'est entendu : vous ne saurez jamais écrire. Cela n'a aucune importance. On peut parfaitement ne pas savoir écrire et être quand même un grand journaliste ; exemple : Cassagnac, Daudet, etc. Seulement, à l'avenir, faites vos phrases ainsi : un nom, un verbe, un adjectif. Mais, quand vous voudrez ajouter un complément direct ou indirect, n'hésitez pas : venez me trouver.

= L'activité =  
= du général Faurie =

**L**E général Faurie a publié dans le *Temps* le rapport accusateur que le R. P. de Castelnau a rédigé et que le général Joffre a signé.

M. Faurie ne se contente pas de cette publicité. Il a expédié dans les régiments des douzaines de rapports afin de faire l'armée tout entière juge de son cas. Le 18 novembre, il y eut certainement un tirage spécial du journal le *Temps*.

Et l'on s'est plaint que le général Faurie manquât d'activité !

= Qui court =  
= deux lièvres... =

**L**ES purs de la section avaient dit : Pour remplacer Willm, pas d'homme d'affaires, pas d'avocat, pas de journaliste, pas de fonctionnaire du Parti.

On s'en fut pourtant, tout naturellement, pressentir un dessinateur, un conseiller municipal, un conseiller général, tous trois rédacteurs à l'*Humanité*, et un fonctionnaire du Parti : délégué permanent, pour être précis.

Mais l'un se réservait pour Montreuil où il habite, l'autre pour le 18<sup>e</sup> dont il est le conseiller municipal, le troisième pour Alfortville où il représente au Conseil général. Le dernier se réservait pour le 13<sup>e</sup>.

Le malheur voulut que les choses ne se passassent pas dans le 13<sup>e</sup> suivant les prévisions du fonctionnaire. Rien à faire pour lui. Aussitôt notre homme se retourna vers Levallois. Trop tard ! la place était prise.

Le fonctionnaire ne l'est pas encore.  
Camarades, on demande une petite circonscription de tout repos pouvant convenir à militant socialiste, jeune, désintéressé, syndicaliste, banquier, délégué permanent, etc., etc...

= Parlons des =  
= amis =

**G**RAND, la lèvre dédaigneuse, le regard méprisant, un avocat passe devant un groupe de bons confrères : c'est M<sup>e</sup> Weisweiler, avocat de l'*Union* et du *Phénix espagnol* grâce aux nombreuses actions de ces sociétés qui garnissent son portefeuille.

Dans le groupe, personne n'a salué, mais les langues travaillent :

- Quel fat !
- Oh !... insupportable !
- Assommant, avec ses poses !
- Sale juif !
- Oui, tranche quelqu'un : le paon coupé !

\*\*\*

Savez-vous comment au Palais on appelle M<sup>e</sup> Jacques Bonzon, celui qui, par son affabilité et son inaltérable bonne humeur, a su conquérir les bonnes grâces de tous ses confrères ?

— « Le bâton verbeux ».

## Notre Courrier

Nous avons reçu la lettre suivante qui, est-il besoin de le dire ? a causé à toute la rédaction du *Bonnet Rouge* un vif plaisir :

*Chef Citoyen,*

*Il me revient que quelques militants, mal informés, ont mal interprété la fin de mon article de dimanche.*

*J'avais écrit :*

Tel est l'homme qui, s'introduisant dans les milieux ouvriers et socialistes, attirant les uns, salissant les autres, dupant ceux-ci, dupé par ceux-là, s'est trouvé subventionner non seulement des œuvres d'aspect social, mais encore des journaux dont l'un des derniers en date a évidemment réalisé le rêve de M. Bonjean : essayer d'être un instrument de destruction et de ruine des organisations ouvrières.

*Je n'avais pas cru devoir préciser davantage, tant la chose me paraissait claire. Il semble que je me suis trompé puisqu'il s'est trouvé des gens pour insinuer qu'il s'agissait du Bonnet Rouge.*

*C'est pour moi un devoir d'élémentaire loyauté de ne pas permettre à la calomnie de vous atteindre. Je vous connais trop, vous et vos collaborateurs, pour laisser se créer la moindre équivoque. Tous, vous appartenez à notre Parti, et votre administrateur, notre bon camarade Raoult, est encore maintenant actionnaire et inspecteur de la vente de l'*Humanité*. D'ailleurs, le mot par lequel nous avons salué votre premier numéro, dans le quotidien du parti, prouve assez que nous ne sommes animés que d'excellents sentiments à votre égard.*

*Ceci posé — et définitivement — il me reste à vous féliciter pour l'allure ardente et joyeuse du Bonnet Rouge. Bravo, camarades ! La bonne humeur est une aimable compagne, et il faut savoir rire de tout, même parfois de ses amis.*

*J'aime à croire que ceux de nos compagnons d'armes que vous avez égratignés comprendront qu'aucune animosité particulière ne vous anime, et que vous ne songez qu'à faire triompher, dans les colonnes du Bonnet, la bonne et reconfortante gaieté.*

*Veillez croire, mon cher Almereyda, à mes meilleurs sentiments.*

PIERRE RENAUDEL.

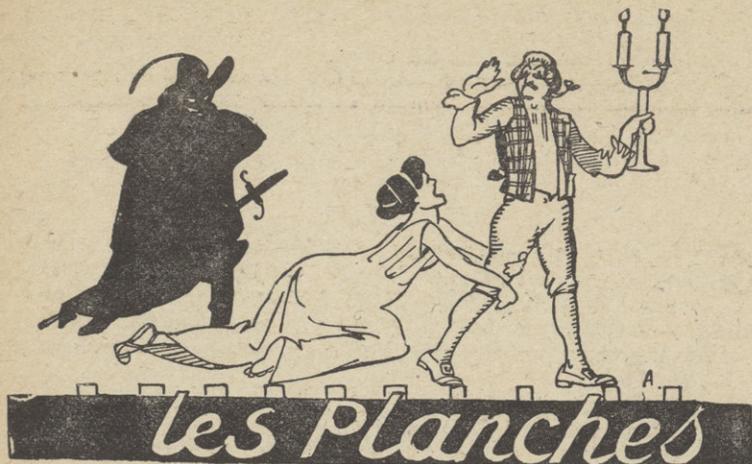
Administrateur de « l'*Humanité* ».

## LA QUESTION DES POUBELLES



(Dessin de GIR.)

Une Solution



### Les Folies-Tango

*C'est une bien comique frénésie qui, depuis des mois, précipite, chaque après-midi, en une promiscuité fort inattendue, les femmes du monde, les demi-castors et les comédiennes, vers les officines où l'on tangué, si j'ose dire, à ventre-que-veux-tu.*

*Les distinctions sociales, les vieux préjugés de classe, rebelles à tant d'assauts, n'ont pu résister au dieu nouveau. Le Tango a fait communier toutes les féminités sous les espèces d'une licence longtemps espérée. Des patriciennes, qui n'eussent pas osé aller seules à l'Opéra, retiennent leur table au « thé dansant » et s'en donnent à cœur joie, au bras de danseurs parfois équivoques. Les grandes duchesses, en mal de sensations neuves, ne prennent même pas la peine de se dissimuler derrière un incognito. Elles y vont. On les contemple. Elles sont la vivante réclame d'un « établissement ». Les monarques de leurs pays d'origine reçoivent d'inquiétants rapports. Les avertissements discrets n'y font rien. Les grandes dames continuent. La Folie-Tango les possède et les possède bien !*

*Les tenants — je n'ai pas dit les tenanciers — de la danse nouvelle ne connaissent plus de limites à leur ambition. Autour des tables de thé, au son de musiques canailles, la haute noblesse coudoie de verts adolescents. Pourtant et malgré ces voisinages, des relations s'ébauchent, des discussions diplomatiques se poursuivent, des mariages se décident, entre deux « maxixes »...*

*Je ne parle pas des « cours de danse » à façade remuante et à double compartiment, où s'élaborent en paix, sous l'égide de Terpsichore, tant d'infortunes conjugales et autres...*

*Le Tango est toujours debout et l'archet du tzigane mène gentiment la ronde de nos snobismes, de nos hypocrisies, de nos vices, vers la déliquescence finale !*



### La Révolution souriante

Au théâtre Antoine : une salle comble. Public choisi : de grands noms du théâtre, de la littérature, de la presse, de la politique. Des messieurs très décorés ; des dames bien sages... Tout ce monde écoute un gentleman qui, l'air grave, assis devant une petite table dans un coin de la scène, raconte quelque chose...

Ce monsieur, correct infiniment, dont tout le monde suit la dissertation avec tant d'attention, c'est un « collectiviste révolutionnaire », un « énergumène », un « allié des saboteurs et des anarchistes » (vous retrouverez tous ces mots-là, dans quelques semaines, sur les affiches de ses concurrents).

Et les « bourgeois » des loges et du parterre ne jettent pas ce voyou à la porte. Ils l'écoutent ; ils sourient. Conquis, ils vont l'acclamer.

Marcel Sembat parle des symbolistes et du vers libre. Il n'est pas question de Karl Marx, mais c'est très bien tout de même et c'est très révolutionnaire aussi : il veut obliger les gens — y compris les « infâmes bourgeois » — à se garder des opinions préconçues, à comprendre toutes choses par soi-même.

Illogisme des hommes ! Les mêmes qui, chez Gémier, acclament et approuvent Sembat l'auraient peut-être conspué aux Grandes-Carrières. Le pourraient-ils, maintenant qu'ils voient que la Révolution n'est pas forcément la hideuse mégère qu'on leur avait dit, et qu'ils ont reconnu son sourire sur les lèvres fines et pathétiques de Mlle Eve Francis et de tous les artistes qui aidèrent Sembat samedi à faire comprendre aux profanes la révolution symboliste ?

En vérité, Marcel Sembat est un grand apôtre. Faire que les hommes comprennent, c'est les rendre meilleurs. Et comment ceux qui savent goûter un beau poème ne songeraient-ils pas qu'il faut, même dans la vie des plus humbles, projeter de la lumière, de la santé ?

Le bon sourire de Sembat est plus redoutable, croyez-en le *Bonnet Rouge*, pour les sots et les profiteurs que les injures et les clameurs de tant de pseudo-tribuns, aussi nuls que verbeux.



### Sportez-vous bien !...

C'est l'entrée des gladiateurs. Chacun discute la chance des deux adversaires. Deux petites habituées, passionnées du catch as catch can cherchent à se convaincre mutuellement sur les avantages physiques des deux combattants.

— Urbach est bien le mieux, dit l'une.

— Vous êtes folle ! répond l'autre, il n'aura jamais la chair de Spoul.

Et la discussion continue cependant que le combat commence, combat brutal se terminant par la victoire de Spoul : la première manche par une torsion de pied, la seconde par un coup d'arquin.

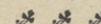
C'est la dixième fois dans ce championnat qu'Urbach a la jambe cassée ou le bras démis ; ce qui ne l'empêche pas le lendemain — ô miracle ! — de rencontrer un nouvel adversaire.

Et chaque soir, la foule, bon enfant, crie, hurle et trépigne de joie. Elle aime le sport, le vrai, le beau, le pur ; surtout lorsque combattent : Bluff (américain) contre Chi-Ké (chinois).

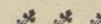


### Avis et Nouvelles

Albert Carré cherche son programme. Qu'il médite celui du *Théâtre du Vieux Colombier* : Dans la même semaine Renard, Musset, Courteline et Molière, sans compter *Les Fils Louverné* ; depuis combien de temps les Français connurent-ils œuvre comparable ? C'est un bel exemple.



Bonne nouvelle de l'*Occident* : les recettes baissent.



Notre ami le chansonnier Eugène Lemerrier fera représenter ce soir au théâtre des Gobelins *La Lutte pour la Gloire*. La pièce affrontera, ensuite, les scènes de tous les théâtres de quartier. Car Lemerrier — un sauvage, disent les mercantis — travaille lui aussi pour la gloire. Et plutôt que les grosses recettes, il ambitionne de toucher l'âme populaire et de l'intier aux rêves des artistes.



(Croquis de PICARD LEDOUX.)

# Alphabet pour les petits enfants du Senat.

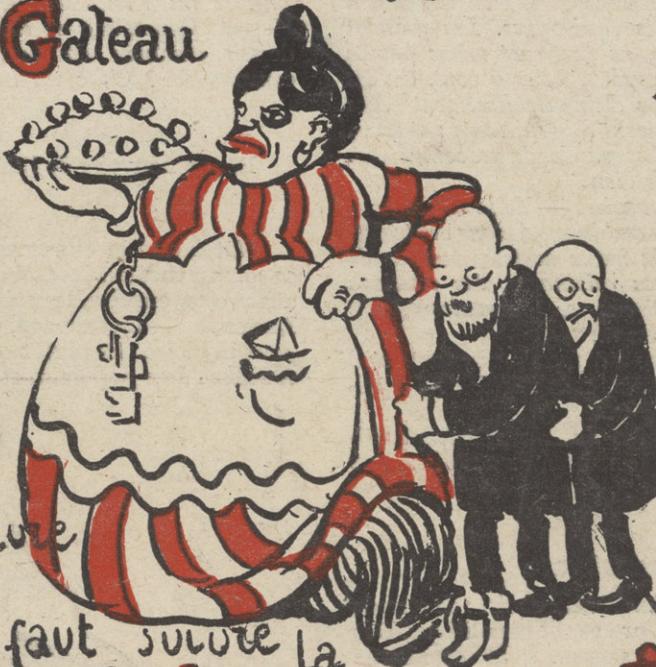
Assiette au  
Beurre



Bobonne

C méchant  
Clerical

Gateau



il ne faut pas suivre  
la

Fillette il faut suivre la

MAJORITE



vilaine  
image

i  
Inamovible  
qui ne peut plus  
se mouvoir

Cocotte



Tirelire

Electeur



3  
ans

3  
ans

TIGRE



Beau Soldat

(Composition de LUCIEN ROUSSEAU.)